

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 32/2 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.2.62126

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

bourg qui réussit à obtenir le titre de *Cargador a Indias* réexportant vers l'Amérique des marchandises venues de Hambourg. À partir des années 1720 s'installent à Cadix des Allemands de Bohême, liés à l'artisanat des verreries, et ils vont constituer une sorte de minorité dans la minorité, assurant un courant d'échanges continu entre la Bohême et l'Espagne méridionale. L'étude des mariages mixtes, des confessions, des modes de vie complète fort bien l'analyse des mécanismes économiques dans l'observation d'une présence allemande paradoxale.

Le cas de Bordeaux était mieux connu que celui de Cadix et le volume des échanges plus important (2500 vaisseaux par an entrent en moyenne dans le port vers 1700). Mais l'auteur n'en fournit pas moins de nouveaux résultats de recherche sur les diverses étapes de l'installation des étrangers, sur leur vie religieuse et sociale, sur ces singuliers contrats de société qui règlent non seulement les obligations économiques mais la vie privée des partenaires. Il aborde la question épineuse du commerce des esclaves, auquel les familles Romberg ou Dravemann durent une partie de leur fortune. Il évoque les procès pour négociantisme que subirent les Allemands de Bordeaux sous la Convention. Mais surtout la différence entre Cadix et Bordeaux est ancrée dans la structure économique des deux villes: Bordeaux, contrairement à Cadix, profite d'activités économiques locales, développées dans son arrière-pays.

Renversant la perspective, une dernière partie est enfin consacrée au port de Hambourg où existait aussi une implantation française (des huguenots émigrés comme les Boué proches des commerçants bordelais les Pellet). Quelques Basques espagnols sont également présents à Hambourg à partir des années 1770, comme la maison Urquellu et Urbietta. Que ce soit à Cadix, à Bordeaux ou à Hambourg, les réseaux familiaux, avec tout ce qu'ils impliquent de facteurs extra-économiques, sont une sorte de préalable aux activités commerciales. La constitution ciblée de ces réseaux familiaux oblige à une gestion complexe des mariages mixtes. Elle apparaît comme une condition nécessaire d'adaptation aux exigences nouvelles du commerce. Elle oblige à s'interroger sur l'articulation entre les structures de production dans les arrière-pays et les réseaux de diffusion. S'achevant par d'utiles tableaux sur le négoce allemand à Cadix et Bordeaux, ce livre constitue une contribution très riche à la réflexion sur les nombreuses déterminations qui président au développement d'un commerce international, et on pourrait dire cosmopolite, durant le XVIII<sup>e</sup> siècle. S'il ne propose pas des modèles de compréhension de toutes les questions qu'il pose, il offre des matériaux nouveaux et fait réellement avancer la recherche dans le domaine.

Michel ESPAGNE, Paris

Marie BOAS HALL, Henry Oldenburg. *Shaping the Royal Society*, Oxford (Oxford University Press) 2002, 382 p.

Marie Boas Hall qui a édité les 13 volumes de la correspondance d'Henry Oldenburg, avec son mari, était incontestablement désignée pour écrire cette première biographie du premier secrétaire de la Société Royale de Londres. Son livre suit pas à pas l'itinéraire d'un homme qui n'était pas un inconnu mais qui restait surtout identifiable par son nom, sa fonction, que l'on rencontrait dans d'autres corpus de lettres, dans d'autres lieux, à Paris, à Florence, en Hollande, dans de nombreux ouvrages consacrés à la naissance de l'académisme scientifique. Son livre sera désormais une référence indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la science européenne. S'il ne prétend pas être une biographie intellectuelle, il utilise, avec conviction et science, les trois mille lettres échangées, reçues et conservées dans les archives de la Société royale, comparées avec d'autres grandes correspondances, celle de Robert Boyle et d'Isaac Newton principalement, pour présenter l'activité et, autant que faire se peut, la personnalité d'Oldenburg, ses relations, les traits majeurs



d'une vie qui se confond avec l'histoire des quinze premières années de l'une des plus importantes sociétés savantes du XVII<sup>e</sup> siècle et du XVIII<sup>e</sup> siècle.

On n'y trouvera pas une réflexion sociologique, ou un apport voulu à l'histoire sociale de la science tels que l'écrivent Shappin et Schaeffer et quelques autres en France et ailleurs. On y découvrira une masse de faits, d'informations, toujours discutés et présentés avec critique et précaution. L'homme même ne peut guère être perçu dans la documentation, il ne se livre pas directement même si le public et le privé se mêlent constamment dans la relation épistolaire. Sa vie, son œuvre de journaliste savant, éditeur des «*Philosophical Transactions*» que l'on peut désormais compléter avec le «*Journal des Savants*» étudié par Jean-Pierre Vittu, éclairent le monde savant, et révèlent des caractères nombreux spécifiques de la société savante, universitaire, urbaine, anglaise de son temps. Trois apports principaux sont à retenir et dont les caractéristiques se précisent peu à peu dans le suivi chronologique qui organise les onze chapitres de l'ouvrage: une contribution personnalisée à l'histoire des carrières savantes de l'âge classique, une mise en place de l'histoire des réseaux de correspondance, une contribution précise aux conditions de l'élaboration des principes de la science nouvelle.

Pour les Anglais, aucun doute, Oldenburg reste longtemps un étranger. Sa naturalisation tardive, en 1677, ne masque pas un problème récurrent et des attitudes variables dans la communauté savante, voire souvent des attitudes nationales sinon nationalistes. Oldenburg, né à Brême, protestant, héritier d'une forte tradition intellectuelle familiale et universitaire, renforcée par son passage dans les universités hollandaises, a pourtant à chaque étape de sa carrière fourni les preuves de son attachement aux principes religieux et aux codes sociaux et politiques de la société britannique. Il s'est révélé indispensable avant d'être définitivement adopté et reconnu comme le Secrétaire modèle des Secrétaires de la Société Royale, mais aussi des nombreuses sociétés qui se développent alors sur le continent et qui apprécient la personnalité du savant londonien.

Plusieurs atouts lui ont permis cette reconnaissance, et que l'on retrouve à l'œuvre dans la carrière de nombreux scientifiques du temps. Le rôle de la mobilité universitaire est essentielle car c'est à travers ses voyages, des Provinces Unies à la France, de l'Italie à l'Angleterre, qu'Oldenburg a cherché et obtenu les conditions de son intégration; précepteur, diplomate un temps bref, quand il vient négocier le statut de Brême auprès de Cromwell (1653), observateur des principaux cercles savants de Hollande, de Paris qu'il retrouve avec son élève Richard Jones, connaisseur de la situation politique européenne qu'il pèse lors de l'élection impériale de 1658, il démontre déjà ses talents. Ceux-ci sont reconnus et mobilisés grâce au soutien de divers patronages et l'appui de protecteurs patentés dont il reste le client jusqu'à sa mort: le cercle Ranelagh-Boyle, les Honeywood du Kent, les savants qui pétitionnent pour institutionnaliser le mouvement pour le développement des sciences nouvelles et de la philosophie naturelle. Ils en feront le Secrétaire pour la correspondance de la Société Royale pendant quinze ans jusqu'à sa mort et malgré les difficultés collectives et personnelles rencontrées dans le contexte des guerres, de la grande peste, de l'incendie de Londres.

Sur ce rôle le livre de Marie Boas contient des informations majeures. Il y faut du talent, du tact et de la diplomatie, le sens de la conversation que mobilise l'écrit comme l'oral. Oldenburg a eu incontestablement l'art de séduire ses interlocuteurs et celui d'entretenir par son entregent l'influence référentielle de la Société qu'il incarne. C'est en tout cas, outre un latiniste de première force, ce qui est encore un atout dans le milieu international, un universitaire capable de s'approprier les thèmes les plus divers et d'en répercuter les harmoniques dans ses réponses, chimie, physique, instruments, sciences naturelles, à l'exclusion de la morale et de la théologie. Il s'est rendu indispensable et a conservé le soutien du milieu à un bref épisode près, qui lui vaut d'être soupçonné d'espionnage et d'être arrêté mais vite libéré. Son travail n'a cessé de se développer puisqu'il reçoit, enregistre, transmet, résume



pour les séances, rédige les réponses à des lettres de plus en plus nombreuses. Les »Letters Books« sont des documents majeurs de ce travail qu'il redouble avec l'édition des »Philosophical Transactions«. S'il est difficile de savoir ce qu'il en est sur le plan matériel tant la documentation reste peu précise, on peut voir en lui le modèle du professionnel des grandes académies, soutenu modestement par le patronage, travaillant pour ses protecteurs, ainsi Boyle dont il traduit les œuvres en latin, dépendant des imprimeurs de livres et des »Philosophical Transactions«. On retire de la lecture l'impression d'une précarité, d'une assurance matérielle fragilisée, d'une dépendance certaine qui contrastent avec sa stature scientifique solide et reconnue. En 1669, le Secrétaire de la Société Royale se faisait moins de 100 livres par an et il court les traductions à 10 shillings la feuille. Il est peut-être mort trop tôt pour encaisser les bénéfices d'un travail qu'on peut mesurer à ses résultats assurés.

Oldenburg a su établir en moins de vingt ans un réseau de communication efficace: les statistiques publiées (p. 358) comptent 2911 lettres de 1663 à 1677, et sans doute plusieurs centaines de correspondants. Un autre traitement, possible, serait nécessaire pour identifier les permanences et les ruptures, la géographie et les dominantes thématiques individualisées, voire les conditions qui pèsent pour chaque correspondant sur l'entrée dans le réseau telles que les ont mis en valeur les travaux de G. Lemire ou de P. Y. Beaurepaire. Retenons quelques traits convaincants: chaque année, c'est vers 1663–1667, de 50 à plus de cent lettres annuelles, le chiffre avoisine vraisemblablement les trois cents lettres de 1668 à 1673, si l'on tient compte des lettres perdues, il baisse quelque peu après, certainement à cause des événements militaires, mais il faudrait le vérifier en comparant le nombre des lettres d'Angleterre à celui des envois extérieurs confrontés au chiffre des correspondants: 1674, avec 46 correspondants, 30 étrangers, 16 intérieurs, 176 lettres, est une année peu productive. Les questions ici posées renvoient à la façon dont on peut comprendre les réseaux d'information et de communications de l'Ancien Régime où le rôle d'un animateur s'inscrit dans un contexte endogène, l'activité de la Société Royale, et dans un espace exogène, le milieu des savants britanniques et européens, une demande et une offre intellectuelle et certainement symbolique, car souvent l'entrée dans la correspondance prépare une élection. Le rôle de Henry Oldenburg, ici fortement démontré, a été de construire et entretenir le réseau. Il l'a fait par extension de sa correspondance privée, premier laboratoire de la correspondance publique, et à partir de plusieurs cercles, protestants, universitaires, académiques, en Angleterre, en Hollande, en France, en Allemagne et en Italie. Il l'a entretenu en dépit des conflits internationaux et des querelles personnelles. Il a su mêler divers registres, transmission de nouvelles personnelles et savantes, envois de livres, expéditions d'informations réclamées, annonces de voyage et préparation de l'accueil des voyageurs. Le réseau Oldenburg est un organisme vivant, efficace, pour diffuser et défendre la promotion de la philosophie naturelle.

Trois dimensions éclairent l'action personnelle d'Oldenburg qui joue un rôle d'animateur et de modérateur. Il a pu être ainsi »l'ambassadeur de Newton«, dont il a contribué à diffuser largement les idées sur les mathématiques et l'optique à travers des échanges multiples. Il a intéressé à la pensée newtonienne Boyle et Leibnitz, Sluse et Huyghens, et il a contribué à la faire sortir des premiers cercles de connaissance. Il agit de même avec les Huyghens qu'il met aussi en rapport avec Newton. Il encourage les jeunes talents britanniques en présentant leurs travaux dans les lectures des séances, ainsi Grew, Lister, Jessop, Flamsteed, et à l'étranger Malpighi. Il met en relation la Société Royale avec des membres de l'Académie Royale de Paris, Duhamel, Huet, en Allemagne Heuclins et Brand, Kraft et Kirchmeyer, en Hollande, De Graaf et surtout Swammerdam, Leuwenhoek. Sa vision est universelle comme l'est l'histoire de la nature. Enfin, on perçoit son rôle de modérateur dans les grandes controverses du temps, entre Hooke et Hevelins, entre Huyghens et Hooke. La rupture d'Oldenburg avec Hooke a compté dans sa vie mais elle traduit aussi une vision irréconciliable du débat savant autour des problèmes de l'antériorité des inventions et de la recon-



naissance des titres authentiques pour les patentes que tous ne partagent pas. Il est certain que le Secrétaire bénéficiait d'un appui majoritaire dans la Société Royale et qu'il défendait l'unité par delà les coteries. Il a toujours été réélu à son poste.

Au total, le livre de Marie Boas Hall peut servir de guide à de multiples demandes, il entretient dans l'actuelle république des chercheurs l'esprit de curiosité et de générosité qui caractérisait incontestablement Henry Oldenburg qui n'est plus désormais un étranger. Sa disparition a mis immédiatement son rôle en valeur en ouvrant une période de crise pour la Société Royale. Le message que transmet l'empathie incontestable de l'auteur mérite d'être médité.

Daniel ROCHE, Paris

Matthew GLOZIER, *Scottish Soldiers in France in the Reign of the Sun King. Nursery for Men of Honour*, Leiden, Boston (Brill) 2004, 290 p. (History of Warfare, 24).

Le service des Écossais dans l'armée française se place au premier rang du service écossais dans les armées du continent européen. Tirant son origine de l'«*auld alliance*» entre France et Écosse, il est à la fois le plus ancien (XV<sup>e</sup> siècle) et le dernier (XVIII<sup>e</sup> siècle) du service écossais à l'étranger. Bien qu'il ne porte que sur des effectifs limités (10 000 hommes au total au XVIII<sup>e</sup> siècle), soit peu par rapport au service des Suisses ou des Allemands, il revêt une grande importance politique, car il est lié aux relations mouvementées de la France avec l'Angleterre.

Un des mérites de l'auteur est d'avoir replacé le recrutement écossais de l'armée française dans l'ensemble de celui des pays européens: Suède, Danemark, Russie, Provinces Unies. Bien que les aspects sociologiques de ce recrutement ne soient pas oubliés, l'accent est mis sur les aspects politiques et moraux, par conséquent, eu égard au caractère de la société d'Ancien Régime, sur les officiers. Peut-être une étude des registres d'entrée aux Invalides aurait-elle permis d'évoquer quelques traits des hommes de troupe: signalements, origines régionales, états de service ...

Mais ne boudons pas notre plaisir. Grâce à des recherches étendues et une bibliographie impressionnante, nous avons sur les officiers et par eux, notamment avec les certificats de naissance (*birth-brief*), servant de passeports, une histoire de ces régiments écossais, une étude vivante de la noblesse militaire de l'Écosse et la possibilité de comprendre ce qu'était le service à l'étranger soumis à des règles qui ne sont pas celles des nations contemporaines, mais les liens de fidélité et de clientèle de l'époque. Ajoutons que le XVII<sup>e</sup> siècle est pour l'Angleterre une époque troublée à cause des divisions religieuses et politiques et que les relations franco-anglaises vont de l'alliance, pas exemple en 1655–1659 et 1672–1674, aux guerres déclarées quoique mollement menées avant la «*glorieuse révolution*» anglaise. Quand le roi n'autorise pas le recrutement de ses sujets, il le tolère tout en accusant, à tort, les recruteurs de «*dragooning*».

Cependant une tradition du service militaire écossais en France s'est établie et le recrutement ne cesse pas. Aussi lors du retour de la paix, lorsque sont dissous des régiments, peu d'Écossais reviennent au pays où, d'ailleurs, ils sont assez mal vus. On accuse ces hommes «*gallicanisés*» d'apporter des moeurs étrangères, dont la pratique du duel. L'armée française a compté au XVII<sup>e</sup> siècle en général trois régiments britanniques dont l'ensemble est qualifié brigade, terme très général qui s'applique à un groupement de bataillons ou même de régiments, de dimensions variables. Lorsque la France et l'Angleterre sont alliées, il arrive que cette brigade repasse au service anglais. Toutefois Cromwell se heurte à une mutinerie de soldats écossais catholiques. Sous Charles II, 6000 soldats constituent la brigade britannique, dont les deux tiers sont écossais. Monmouth, colonel du régiment royal anglais, en est le chef officiel.